

ANDREÏ
KOURKOV

L'oreille
de Kiev



LIANA LEVI



piccolo



Kiev, 1919: c'est la cacophonie révolutionnaire. Des armes à foison, de l'ordre nulle part, des bandits et des voleurs cent fois plus nombreux. La ville est tombée aux mains des bolcheviks en février et le nouveau pouvoir s'y met en place tant bien que mal alors que la guerre civile fait rage dans la région, en proie à des combats opposant blancs et rouges, anarchistes et nationalistes... Samson, jeune étudiant, se retrouve du jour au lendemain à devoir se débrouiller seul, après avoir perdu son père et son oreille droite sous le sabre d'un cosaque. Dès lors tout se précipite. Enrôlé par hasard dans la milice, Samson se lance dans une enquête où son oreille jouera un rôle quelque peu inattendu...

ANDREÏ KOURKOV est le plus célèbre écrivain ukrainien d'expression russe. Depuis la publication de son roman *Le Pingouin*, ses livres sont traduits dans le monde entier. *Les Abeilles grises*, son dixième roman publié en France, a reçu le Prix Médicis étranger en 2022.

« Après ce livre délectable, Kiev et ses habitants nous sont encore plus précieux. » *Télérama*

« Les personnages du peuple traversent le récit, lui donnant les couleurs d'une fresque sociale en temps de guerre. » *Le Figaro littéraire*

« Un hommage à sa ville de Kiev. » *La Croix*

Andrei Kourkov

L'oreille de Kiev

*Traduit du russe (Ukraine)
par Paul Lequesne*

LIANA LEVI  *piccolo*

Une carte de Kiev en 1919
est disponible en fin d'ouvrage.

*Dédié à Vsevolod Evguéniévitch Dmitriev,
archiviste enthousiaste et idéaliste,
qui haïssait la violence.*

Avant-propos

Des origines de Samson Koletchko

Un simple coup de fil peut-il être le point de départ de la rédaction de plusieurs livres ? Je n'en croirais rien si pareille histoire ne m'était arrivée.

Durant l'automne 2019, j'ai reçu un appel de Tania, une amie d'amis.

« J'ai un cadeau pour vous, m'a-t-elle annoncé. Il est lourd, je vous l'apporte. »

Le jour même, à l'angle de la rue des Reîtres et de la rue des Arquebusiers, là où se trouve ma maison, je me voyais remettre par Tania un gros carton en effet assez pesant.

« Et ce n'est pas tout ! m'a-t-elle dit avec un sourire énigmatique. Ce n'est qu'une partie du cadeau. »

Une fois chez moi, j'ai ouvert le carton. À l'intérieur se trouvaient d'authentiques documents de la Tchéka, la police secrète bolchevique, datés de 1919. Tous les dossiers se rapportaient à Kiev et à ses environs. Il en émanait une odeur étrange, un peu irritante. Je me suis mis tout de suite à éternuer.

La pandémie du coronavirus avait déjà commencé et j'avais sous la main de quoi me protéger. D'un geste presque instinctif, je me suis couvert le nez et la bouche

d'un masque et j'ai enfilé des gants en caoutchouc. C'est ainsi que, la première fois, j'ai examiné les procès-verbaux d'interrogatoires et de jugements signés par les tchékistes. J'ai lu des pages et des pages manuscrites de rapports et autres papiers, et me suis trouvé transporté dans le passé, dans la Kiev d'il y a cent ans.

Bientôt, Tania et son mari Alexandre, tous deux médecins, m'ont apporté deux autres caisses de documents. Tout cela, m'ont-ils appris, appartenait au père de Tania, récemment décédé, qui avait travaillé toute sa vie au KGB. Il s'intéressait beaucoup à l'Histoire et espérait écrire un livre en utilisant ces vieilles archives. Certaines portaient des annotations au crayon de sa main. Il n'avait pas écrit de livre finalement, mais j'héritais aussi des notes qu'il comptait probablement inclure dans cet ouvrage resté lettre morte.

La lecture de ces documents a totalement bouleversé mes plans à court terme. Je me suis plongé dans une période de l'Histoire qui m'avait toujours passionné. J'ai commencé à chercher d'autres sources d'information sur la vie à Kiev durant la guerre civile de 1918-1921, quand les bolcheviks tentèrent par quatre fois de s'emparer de l'Ukraine pour la transformer en république soviétique (la quatrième fois fut la bonne). J'ai eu envie de raconter à mes lecteurs cette époque difficile, incroyable, fantasmagorique même parfois, et très vite je me suis attelé à la rédaction d'un premier épisode : *L'Oreille de Kiev*. Comme les documents se rapportaient à des crimes, réels ou inventés de toute pièce par les tchékistes, le genre du futur roman s'est imposé de lui même : celui du policier historique. Et pendant que je l'écrivais me sont venus peu à peu en tête les sujets des aventures suivantes

de Samson Koletchko, mon héros principal, et de sa future épouse Nadejda.

À présent j'étudie les archives de la Tchéka sans masque ni gants de caoutchouc, mais armé en revanche d'une puissante loupe. Je suis devenu un familier de la Kiev de 1919, je connais certains de ses habitants et leurs adresses, je me promène dans ses rues accompagné des héros des rapports de police et des personnages de mon livre. Je m'inquiète pour eux et pour ma ville bien-aimée qui aujourd'hui, cent ans après la guerre civile, se trouve de nouveau en danger.

Andreï Kourkov

Chapitre I

Samson fut assourdi par le tintement du sabre s'abattant sur le crâne de son père. Du coin de l'œil, il perçut l'éclat furtif de la lame étincelante et marcha dans une flaque d'eau. De la main gauche, son père, déjà mort, l'avait poussé sur le côté, si bien que le coup de sabre suivant n'atteignit pas sa tête rousse, mais la frôla et trancha son oreille droite. Il la vit avant de tomber dans le fossé, il eut le temps de tendre la main, de l'attraper et de la serrer dans son poing, tandis que son père s'effondrait sur la chaussée, le crâne fendu en deux. Il fallut encore que de son pied arrière au sabot ferré le cheval le clouât au sol, après quoi le cavalier donna des éperons et s'élança : devant lui couraient une dizaine de citadins qui d'eux-mêmes se jetaient dans les fossés, de part et d'autre de la route, comprenant ce qui les attendait. Derrière le cavalier en venaient cinq autres.

Mais Samson ne les voyait plus. Il gisait sur la pente du fossé, la main gauche appuyée sur la terre humide, la tête posée sur son poing droit. Sa blessure lui cuisait, d'une manière bruyante, comme si quelqu'un eût frappé exprès au-dessus d'elle à coups de marteau sur un rail d'acier. Un sang brûlant coulait le long de sa joue et allait ruisseler dans son col.

Il recommençait à pleuvoir. Samson releva la tête. Il regarda la route, vit la jambe de son père, la semelle de sa chaussure inclinée vers lui. Même tachées de boue, les bottines bleu marine à boutons de fabrication anglaise avaient encore noble allure. Il en prenait grand soin, les portait sans discontinuer depuis six ans, depuis ce jour de 1914 où un marchand de chaussures du Krechtchatik¹, effrayé par le déclenchement de la guerre, avait rabattu ses prix, estimant avec justesse que les temps ne seraient plus guère propices à la vente d'articles de mode.

Samson ne voulait pas voir son père mort, le crâne fendu. C'est pourquoi il recula le long du fossé, le poing toujours serré sur son oreille. Il se hissa sur la chaussée, mais fut incapable de se redresser. Il demeura là, maigre et voûté, s'interdisant de se retourner. Il esquissa quelques pas et trébucha contre un corps. Il le contourna, et de nouveau un bruit terrible s'abattit sur sa tête et y entra à torrent. Ce bruit se déversait dans son oreille coupée comme de l'étain en fusion. Il colla le poing contre la blessure sanglante, pour tenter de la colmater et de recouvrir le vacarme qui s'y était engouffré, puis se mit à courir. Il s'enfuit, droit devant lui, par où il était venu avec son père, en direction de la rue Jilianskaïa où il était né. À travers le fracas, il entendit des coups de feu isolés, mais cela ne suffit pas à l'arrêter. Toujours courant, il croisait des citadins et des citadines désespérés, qui regardaient autour d'eux, sans plus bouger. Et alors qu'il sentait déjà qu'il ne pourrait aller plus loin, qu'il était à bout

1. Nom de l'avenue principale de Kiev. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

de forces, son regard accrocha une grande enseigne fixée au-dessus de l'entrée d'une maison d'un étage : *Traitement des maladies des yeux. Docteur Vatroukhine N. N.*

Il courut à la porte, tendit la main vers la poignée. Fermée. Il frappa.

« Ouvrez ! » cria-t-il.

Il tambourina des poings sur le vantail.

« Que voulez-vous ? demanda de l'intérieur la voix effrayée d'une femme manifestement âgée.

– J'ai besoin de voir le docteur !

– Nikolaï Nikolaïevitch ne reçoit pas aujourd'hui.

– Il le faut ! Il est forcé de me recevoir ! supplia Samson.

– Qui est là, Tonia ? fit une voix de baryton, profonde bien qu'éloignée.

– C'est quelqu'un de la rue, répondit la vieille femme.

– Laisse entrer. »

La porte s'entrebâilla. La femme regarda par la fente le visiteur couvert de sang, puis le fit entrer et referma aussitôt le battant à clef et deux verrous.

« Oh, Seigneur ! Qui vous a fait ça ?

– Des cosaques. Où est le docteur ?

– Venez. »

Le médecin, cheveux gris-blanc, joues et menton rasés de près, examina la plaie, la traita sans dire mot, y appliqua un tampon enduit d'une pommade, puis banda la tête du blessé.

Samson, quelque peu rassuré par le silence de l'appartement, le regarda avec une gratitude apaisée et ouvrit devant lui son poing droit.

« Et l'oreille, il serait possible de la recoudre ? demanda-t-il d'une voix à peine audible.

– Je ne puis vous le dire, répondit le médecin en secouant tristement la tête. Je suis ophtalmologue. Qui vous a arrangé de la sorte ?

– Je ne sais pas. » Samson haussa les épaules. « Des cosaques.

– L’anarchie rouge ! » s’exclama Vatrourkhine avant de pousser un profond soupir.

Il gagna son bureau, fouilla dans le tiroir du haut et en sortit une petite boîte à poudre qu’il tendit au garçon.

Samson en ôta le couvercle : elle était vide. Le médecin déchira un bout de coton hydrophyle et en tapissa le fond. Samson y déposa son oreille, referma le poudrier et le rangea dans une poche extérieure de sa veste tunique.

Il leva les yeux sur le docteur.

« Mon père est resté là-bas, souffla-t-il. Sur la route. Il a été tué. »

L’autre émit un claquement de langue attristé et secoua la tête.

« Peut-on encore se promener dans les rues aujourd’hui ? » Il eut un geste d’impuissance. « Et que comptez-vous faire ?

– Je ne sais pas, il faut le récupérer...

– Vous avez de l’argent ?

– Il en avait, dans son portefeuille ! Nous allons chez le tailleur chercher un costume.

– Venez. »

Et Vatrourkhine lui désigna de la main la porte du couloir.

Les rues à présent semblaient désertes. Quelque part au loin, on tirait au fusil. Le ciel se penchait encore plus bas sur la ville gorgée de sang, comme s’il avait

l'intention de s'étendre pour la nuit sur ses toits et ses cimetières.

Quand ils arrivèrent à la rue des Allemands, où Samson et son père avaient été chargés par les cosaques, ils aperçurent devant eux deux chariots entourés d'une dizaine d'hommes. Sur l'un, on avait déjà hissé plusieurs cadavres, mais le père de Samson gisait toujours sur le bord de la route. À une différence près : il était pieds nus ; quelqu'un lui avait ôté ses bottines anglaises à boutons.

Samson se pencha sur le corps en s'efforçant de ne pas regarder sa tête. Il glissa la main sous le revers du manteau, chercha à tâtons le portefeuille dans la poche intérieure. Il l'en extirpa. L'embonpoint de l'objet le surprit un peu. Il le fourra dans la poche de sa veste et, s'étant redressé, tourna la tête vers les chariots.

« Faut-il l'emmener ? demanda un des hommes qui tenait par la bride le cheval du véhicule encore vide.

– Oui, ce serait bien, acquiesça Samson avant de tourner la tête vers le médecin.

– Et quel est l'établissement de pompes funèbres le plus proche par ici ? demanda Vatrroukhine.

– La maison Gladbach, y a pas plus près ! répondit l'autre. Vous avez de l'argent ? Mais pas l'autre, là, pas des *karbovantsy* !

– J'ai des *kerenki*¹, répondit le docteur.

– Bien, opina l'homme. Allez, je vais vous aider à le soulever, autrement vous allez vous salir. »

1. Le terme de *karbovantsy* désigne les billets imprimés entre 1918 et 1920 par l'éphémère République populaire ukrainienne, celui de *kerenki*, les coupures de 20, 40 et 250 roubles émises à partir de 1917 par le gouvernement transitoire de Russie, dirigé par Kerenski. Les *kerenki* restèrent en usage dans les pays de l'ex-Empire russe jusqu'en 1921.

Samson jeta un coup d'œil à son pantalon et à sa veste, tous deux tachés de boue et se pencha dans un même mouvement vers le corps de son père.

En ce mardi 11 mars 1919, sa vie passée venait d'être rayée d'un trait.

Chapitre 2

«Je vous conseillerais de garder le manteau, dit en russe avec un accent polonais le commis des pompes funèbres. On n'enterre pas avec un manteau. Il ne tiendra pas plus chaud au client. En revanche, il faudrait quelque chose pour les pieds... »

Le corps du père de Samson était étendu dans un cercueil grossièrement assemblé. Sa tête, recouverte d'un carré de soie chinoise de couleur mauve, paraissait intacte. L'employé de la maison l'avait entièrement bandée pour resserrer les deux moitiés du crâne.

«Et cette planche, là?»

Samson désignait du regard l'un des flancs du cercueil qui à l'évidence avait déjà servi à un autre usage.

«Vous savez, nous avons notre propre scierie près de Fastov, mais il est impossible d'y accéder en ce moment, et si même on y arrivait, on ne pourrait pas revenir, dit le commis. Là où l'on manquait de bois de qualité, on a employé les planches d'une palissade effondrée... Nous avons beaucoup trop de clients, nos menuisiers sont débordés... Si ça se trouve, votre père est passé souvent devant cette clôture!»

Dans le cimetière de Chtchekavitsa, d'ordinaire peu fréquenté, régnait cette fois-ci un vacarme de rue. Et même le croassement des centaines de corneilles

affectionnant la ramure du chêne vigoureux planté dans l'enclos des vieux-croyants n'était pas en mesure de couvrir ce bruit. Brouhahas, pleurs, voix furieuses empreintes de chagrin s'élevaient à l'autre bout de la nécropole, du côté du ravin. Samson, quant à lui, se trouvait pile en son centre, campé debout, à observer les deux ouvriers embauchés par le commis en train d'approfondir une fosse étroite entre deux tombes anciennes. De temps à autre, il s'éloignait de deux, trois pas pour éviter que la terre brune jetée hors du trou ne tombât sur ses chaussures.

« Impossible de creuser davantage, cria l'un des hommes. Il y a déjà des cercueils ici ! »

Pour appuyer ses dires, il frappa de sa pelle contre le fond qui émit en réponse un son caverneux, sourd et plaintif.

Samson regarda en bas.

« Mais le nôtre va loger ? »

– En forçant, oui, il tiendra, lui fut-il répondu. Il sera juste un peu serré. »

À droite se dessinait l'arête noire du cercueil de sa mère, inhumée cinq ans plus tôt. Elle était morte peu après Vera, la sœur cadette de Samson, contaminée par la pneumonie qui avait emporté celle-ci. Désormais, son père reposerait à côté d'elles, privant Samson de place dans la sépulture familiale.

Son regard se leva sur le monument funéraire : un arbre de béton aux branches coupées. Avec pour inscription, gravée : *Koletchko Vera, Koletchko Zinaïda Fiodorovna. Reposez en paix. Vos père et frère.*

Lire ces mots le troubla.

Les fossoyeurs descendirent le cercueil avec des cordes. Sa partie la plus étroite logeait facilement au

fond de la tombe, mais l'autre se trouva coincée deux pieds plus haut.

Les deux hommes tassèrent la terre à coups de pelle à l'endroit concerné, et la tête du cercueil s'enfonça encore de quelques pouces.

«Ça descendra pas plus maintenant, dit l'un en secouant la tête. Mais ça viendra plus tard ! Ça fait toujours ça. Ça finit toujours par s'affaisser.»

Samson opina du chef. Et sentit son bandage glisser. Il palpa le nœud au-dessus de son oreille coupée, détacha la bande, la retendit et en renoua les extrémités.

«Ça fait mal ? demanda un des ouvriers, compatissant.

– Non, répondit Samson. Juste des élancements.

– Ça fait toujours ça », déclara l'autre, en hochant la tête d'un air de philosophe. Sur quoi il tira de la poche de sa veste matelassée une casquette à carreaux froissée dont il se couvrit le chef.

Ayant touché leur dû, les fossoyeurs s'en retournèrent au chariot. Samson demeura seul. À cet instant le soleil émergea des nuées, et sous l'effet de ses rayons le cimetière sembla s'apaiser. Les corneilles se turent. Du côté du ravin, plus personne ne pleurait ni n'élevait la voix. Tout avait fait silence et retenait son souffle. Tout, excepté la bise glacée de mars.

Les taches de terre brune sur la vieille neige durcie entourant la tombe fraîchement creusée parurent à Samson comme des taches de sang.

Après en avoir nettoyé le col et les épaules doublées de ouatine, il pendit le manteau paternel, de bonne facture mais fort sale, dans la partie gauche de l'armoire.

La partie droite renfermait les robes de sa mère ainsi que la veste préférée de celle-ci, en renard gris.

Il entra dans le cabinet de travail de son père, une pièce petite mais confortable dont l'unique fenêtre donnait sur la rue. Il n'y pénétrait que rarement. Le défunt avait toujours tenu son bureau dans un ordre tout germanique. À droite, au bord du plateau, était posé un abaque offert par le patron de la société commerciale dont il avait tenu les comptes jusqu'à sa fermeture, survenue l'année précédente. Les bords du cadre en noyer étaient incrustés d'ivoire. Les boules elles-mêmes étaient faites d'un matériau noble, de l'ivoire d'« animal marin », comme aimait à dire l'ancien comptable.

À gauche, s'élevait habituellement une pile de dossiers à sangle remplis de documents. Mais quand la société avait fermé, ces dossiers avaient déménagé sur le plancher. Le père de Samson n'était pas pressé de les jeter, il disait que la vie était impossible sans air, sans eau et sans commerce, aussi pensait-il que l'établissement pourrait bien rouvrir dès que les « mécontents seraient devenus contents ».

Au mur, à gauche comme à droite, une trentaine d'autres bouliers étaient accrochés à des clous – une collection complète. Samson les avait toujours vus identiques, mais à présent qu'il se retrouvait seul dans l'appartement et pouvait mieux les observer, il décelait des différences dans les formes, les nuances et les couleurs des boules qui les constituaient. Au milieu des abaques qui ornaient les murs, la présence de quelques photographies encadrées de bois avait quelque chose d'incongru, d'absurde. Grand-père et grand-mère, père et mère, lui, Samson, et sa sœur Vera, tous deux enfants, en costumes de marin...

Samson se rapprocha de cette dernière image et du boulier pendu au-dessous.

Il poussa violemment une des boules vers la gauche, vers la partie libre de la tige métallique et prononça : « Maman. » Puis il en poussa deux autres, et dit, d'une voix cette fois-ci éteinte : « Papa... »

Il détacha alors légèrement la quatrième boule de la même rangée et, du bout du doigt, la promena sur la tige dans un sens et dans l'autre.

Il s'éloigna pour s'asseoir au bureau de son père. Il ouvrit le tiroir supérieur gauche. Prit dans ses mains le passeport familial. Ils étaient quatre sur la photographie. Date de délivrance : 13 février 1913. C'était son père qui avait rempli les formalités pour l'obtenir, rêvant d'un voyage en famille en Austro-Hongrie, dans les villes d'eau. Ni l'Austro-Hongrie, ni l'Empire russe, ni son père n'existaient plus désormais. Ne restait qu'un passeport.

Samson referma le livret gris et le reposa là où il l'avait trouvé. Il rangea à côté la boîte à poudre renfermant son oreille et porta la main à sa tempe droite. Il palpa la blessure sous le bandage. Il ressentait un sourd élancement mais pas de vraie douleur.

Il claqua des doigts près de la plaie et le bruit lui parut net et sonore.

« C'est bon, j'entends encore », songea-t-il.

Chapitre 3

Le neuvième jour après le meurtre de son père, Samson se regarda dans le miroir, examina ses yeux caves, ses joues creuses, son bandage sale, tout effiloché.

Les journées s'étaient écoulées comme l'eau de pluie dans la descente Saint-Vladimir: bruyamment, au ras des pieds. Samson n'était pas sorti de chez lui, se contentant de jeter un coup d'œil au-dehors par la fenêtre du bureau de son père ou celles du salon. Les fenêtres des chambres à coucher donnaient sur la cour et les branches encore effeuillées d'un vieil érable. La chambre de Vera n'existait plus vraiment. Sa porte était entièrement dissimulée par le buffet. Samson avait escamoté celle de la chambre parentale deux jours plus tôt. Elle se trouvait à présent derrière l'armoire déplacée. Ces pièces isolées du monde extérieur gardaient enfermées la douleur et la perte. Et grâce à cela, il devenait un peu moins difficile à Samson de penser à la mort de ses parents et de sa sœur.

À la pluie succéda de la neige fondue. Le bruit de pas des passants pataugeant dans les flaques était régulièrement couvert par celui des sabots ferrés des chevaux heurtant le pavé, mais parfois c'était un vrombissement de moteur qui envahissait l'espace, comme un coup de vent, et durant un instant tout se noyait en lui.

Après avoir avalé une assiette de *kissel* d'avoine¹ de la veille, bien qu'il en fût écoeuré depuis quelques jours, Samson alla dans le couloir pour broser le manteau paternel encore maculé de boue séchée. Puis il endossa le vêtement et se mira dans la glace. Non, même ainsi vêtu, il ne ressemblait pas à son père, dont la sagesse et l'assurance illuminaient le visage, autant que la bonhomie toujours présente dans ses yeux marron. Le sérieux et la qualité du manteau ne faisaient que souligner

1. Préparation à base de flocons d'avoine fermentés dans de l'eau, filtrée et cuite avec du sucre.

la différence avec la figure effrayée et mal rasée de Samson.

Il le rangea dans l'armoire, mais les souvenirs qui naturellement le submergeaient en ce neuvième jour de deuil réclamaient de lui des actes. Se rendre sur la tombe de son père au cimetière de Chtchekavitsa? Samson chassa tout de suite cette idée de son esprit. C'était loin et dangereux. Quand même on rangerait des soldats de l'Armée rouge tout le long du chemin, le danger demeurerait. Qui pouvait savoir ce qu'ils avaient dans la tête, qui risquait de passer pour un ennemi à leurs yeux? Ils pourraient fort bien le considérer comme tel et tirer! Aller à l'église allumer un cierge? Ça, bien sûr, c'était possible, mais ni son père ni lui n'étaient particulièrement croyants. Seule sa mère assistait aux offices les jours de fête, et encore n'osait-elle guère l'annoncer ni en parler.

Samson sortit le portefeuille récupéré et s'installa au bureau tout en écoutant les bruits de la rue Jilianskaïa qui filtraient à travers les vitres fermées. Trois cartes de visite, un livret de membre de la Société kiévienne de chasse réglementaire, un reçu, plié en huit, du tailleur, attestant le versement de l'intégralité de la somme pour fourniture de tissu et confection d'un costume, avec confirmation de l'exactitude de toutes les mesures prises à cet effet, plusieurs timbres fiscaux destinés au paiement de divers impôts et taxes par voie de correspondance, une photographie de sa mère découpée en ovale...

La veille au soir, la veuve du concierge avait frappé à sa porte pour l'informer qu'une paysanne vendait du lait et du beurre à l'entrée de l'immeuble voisin. Il avait eu le temps de courir dans la nuit acheter un litre de

l'un et une demi-livre de l'autre. Et dès que la marche inférieure de l'escalier de bois avait grincé sous son pied, la même veuve, une femme d'environ quarante-cinq ans qui aimait à se coiffer de discrets fichus à deux sous, était sortie de sa loge pour l'inviter à passer un moment dans sa cuisine. Il y régnait une odeur terrible et savoureuse, comme si on y avait rissolé des oignons pendant des heures. Mais loin de s'en plaindre, Samson avait accepté de s'asseoir à la table et de boire le thé avec elle.

« Te voilà à présent sans famille, avait-elle dit avec compassion, une note légèrement interrogative dans la voix. Ça ne doit pas durer trop longtemps. C'est néfaste !

– Mais que faire ? avait demandé Samson, simplement désireux de profiter encore de la sympathie qu'elle exprimait.

– Te marier, avait-elle conseillé d'un ton ferme. Le mariage chasse la solitude. Et ton problème de nourriture sera réglé. »

Elle avait examiné son visage d'un œil critique, regard motivé sans doute par ses joues creuses et par la barbe qui les envahissait.

« Si tu as de la chance avec ta femme, ce sera la fin de tes tourments... »

– Je suis encore jeune, lui avait dit Samson après un instant de réflexion. C'est trop tôt pour moi.

– Comment ça, trop tôt ? ! Moi, j'avais quatorze ans quand je me suis mariée. »

Samson avait achevé son thé et s'était levé. Il avait remercié sa voisine.

« Si je repère quelqu'un, je te le dis ! » lui avait promis la veuve au moment où il prenait congé.

Le lait et le beurre étaient à présent posés entre les deux cadres de fenêtre, contre la vitre donnant sur la rue. Les carreaux de faïence du poêle étaient froids et réclamaient du bois. Mais Samson avait l'impression que la chaleur de la dernière flambée flottait encore dans l'atmosphère de l'appartement. Avant de dormir, il avait mis à brûler dans ce poêle une demi-brassée de petit bois, qui avait suffi à chauffer et le salon et sa chambre à coucher. Dans le bureau régnait un froid mordant, mais moins tout de même que durant l'hiver, quand père et fils s'étaient trouvés à court de combustible. Ils avaient tant bien que mal survécu aux frimas, et à l'approche du printemps, on avait découvert qu'un inconnu avait entreposé dans la cave une énorme quantité de bois. Du bois volé, sans aucun doute. Il l'avait caché là et n'était pas revenu, de sorte qu'à présent tout l'immeuble en profitait. Le printemps cependant était déjà là, et la vraie chaleur naturelle ne se ferait pas attendre longtemps.

Quand dehors le jour vira au gris, annonçant le crépuscule, Samson enfila son manteau de lycéen, glissa dans sa poche le reçu du tailleur et sortit de la maison.

Les gens marchaient dans la rue avec prudence en s'appliquant à ne pas regarder autour d'eux, comme s'ils craignaient un spectacle désagréable. En chemin, la blessure de Samson se réveilla. Il rajusta la bande et la renoua, avant de reprendre son itinéraire, le dernier que son père avait emprunté. Il fit halte sur le lieu du drame, considéra le fossé, le bord de la route. Il se rappela le moment où il était arrivé là avec le médecin. Un bourdonnement lui emplit la tête, comme si le sang lui était monté au cerveau. Et ses pensées devinrent lourdes, pataudes, affligées d'un arrière-goût d'hémoglobine, on eût dit même qu'elles cherchaient

à l'envelopper de cette lourdeur et de cette gaucherie. C'est pourquoi Samson s'éloigna d'un pas résolu, tourna dans la rue des Allemands et ne s'arrêta plus que devant la maison du tailleur, sous l'enseigne indiquant : *Sivokon, tailleur. Costumes. Jaquettes. Habits.*

La fenêtre de l'atelier était éclairée d'une vague lueur. La lumière était plus vive à l'étage supérieur du pavillon. Samson frappa à la porte et attendit.

Le tailleur, que Samson n'avait vu que deux fois dans sa vie, entrouvrit le battant et demanda, sans même le saluer : « Que voulez-vous à cette heure indue ? »

Samson se présenta, glissa le reçu par l'entrebâillement de la porte, qu'une chaîne limitait à la largeur d'un poing.

Le tailleur fit entrer son visiteur et l'écouta en hochant la tête avec compassion.

« Vous êtes plus menu que votre père, soupira-t-il. Je pourrais bien sûr le reprendre à vos mesures... Mais là, ça tombe mal. J'ai les mains qui tremblent depuis quelques jours. Il vous faudra patienter. Si vous voulez, vous pouvez l'emporter. Ou bien le laisser ici pour le moment, si vous avez peur de le trimballer dans la rue quand la nuit tombe.

– Je vais le prendre », dit Samson.

L'obscurité n'était pas encore très dense ni inquiétante quand il prit le chemin du retour. Il vit même déboucher devant lui deux jeunes filles élégamment vêtues de noir de la tête aux pieds. Et il entendit de manière trop nette l'une murmurer à l'autre : « Regarde, ce beau brun ! Blessé, comme un héros ! »

Il s'arrêta et les suivit un instant du regard. De nouveau il rajusta son bandage pour l'empêcher de glisser.

Il se fit également la réflexion que, dans une obscurité pareille, personne ne verrait que son pansement était vieux et sale.

Il portait sous le bras le costume, emballé dans un papier et noué d'une ficelle, et s'appliquait à le serrer fort contre lui pour ne pas attirer l'attention des passants.

Une fois chez lui, il rangea le paquet sans le débaler au fond de l'armoire, dans la partie gauche, sous le manteau paternel.

Il étendit son manteau de lycéen par-dessus la couverture du lit, et se coucha en caleçon et maillot de corps épais. Il demeura étendu, en espérant sentir son corps se réchauffer, mais se trouva incapable de s'endormir. En outre il lui sembla soudain entendre une sorte de bruit feutré, comme si une souris grignotait un bout de papier ou de carton. Il se leva, alluma la lampe à pétrole et inspecta tous les coins et recoins de sa chambre sans découvrir cependant la source de ce farfouillis obsédant. Curieusement, le bruit n'avait pas cessé de l'accompagner durant sa chasse à la souris invisible, alors que d'ordinaire ces bestioles se taisaient et disparaissaient sitôt qu'il se mettait à leur recherche. Il s'immobilisa et constata qu'il l'entendait toujours. Mais il venait aussi de comprendre que ce n'était pas de sa chambre qu'il provenait. Il sortit dans le couloir. Le bruit devint plus net, plus présent. Il semblait émaner du cabinet de travail de son père, bien que la lourde porte en noyer eût dû tenir secret tout ce qui s'y passait, à l'abri des oreilles de qui ne s'y trouvait pas.

Samson pénétra dans la pièce. Le bruit devint plus agaçant encore: il venait du bureau. Il s'approcha du meuble, ouvrit d'un coup sec le tiroir supérieur gauche et ce fut tout: le bruit s'éteignit. Une souris fila au fond pour

s'éclipser on ne sait où. À la lumière de la lampe à pétrole, Samson découvrit le poudrier dont un coin avait été grignoté. On aurait déjà pu glisser un doigt par le trou.

Il saisit la boîte et en ôta le couvercle. Il vit son oreille, le sang coagulé sur le pourtour. Elle paraissait vivante, nullement desséchée. Surpris, il l'effleura du bout du doigt. Il crut en sentir le contact à la fois sur son doigt et à la surface du pavillon coupé. Il toucha alors son oreille gauche et éprouva la même sensation.

Perplexe et ensommeillé, Samson referma le poudrier, l'emporta à la cuisine en même temps que la lampe, dénicha une boîte de métal ronde ayant contenu des bonbons français, y rangea l'oreille et l'emporta dans sa chambre. Bientôt, il sentit le sommeil vaincre le froid dans son corps.

Chapitre 4

Nikolaï Nikolaïevitch Vatrourkhine ne parut nullement étonné de voir Samson devant lui.

« Eh bien ! Examinons un peu votre oreille ! Entrez ! » dit-il, invitant le garçon à passer dans son cabinet, en même temps qu'il rassurait d'un signe de tête la bonne campée derrière le visiteur.

Il ôta le pansement sale de son patient, le jeta d'un air dégoûté dans la poubelle, puis se pencha sur le conduit auditif ainsi mis à nu.

Samson s'aperçut qu'une loupe à manche de nacre avait surgi dans la main du médecin.

« Bien, bien, bien... fit Vatrourkhine, pensif, en opinant du chef. Ça cicatrise comme dans les manuels ! prononça-t-il avec lenteur, étonné de pareille

découverte. Plus besoin de pansement à présent. Je vais traiter avec de la pommade, mais ensuite...

– Ne peut-on remettre la bande encore une fois? demanda Samson.

– Comment ça? Bien sûr qu'on le peut! Mais ça n'a rien d'obligatoire, voyez-vous. Il faudrait maintenant que la plaie respire.

– Mais il fait humide et froid... objecta Samson, désespéré. Enfin, pour tout vous avouer, j'ai peur de me balader dans la rue avec une oreille en moins. Tout le monde va le voir!

– D'accord, d'accord, concéda le médecin. N'allez pas croire que je veuille économiser la bande à vos dépens. Même si l'on n'en trouve plus à acheter aujourd'hui! Je vis sur mes vieilles réserves. Et votre ouïe, comment ça va? Allez, je vais regarder, même si je ne suis pas spécialiste. »

Avant de rebander la tête de son patient, Vatrroukhine la saisit à deux mains et la tourna avec force, oreille amputée vers la fenêtre.

« Pas d'autres lésions visibles... Vous entendez correctement? »

Samson soupira.

« Trop bien même parfois, j'ai l'impression. J'en ai du mal à m'endormir.

– Ça, mon vieux, c'est parce qu'à présent votre ouïe, par cet orifice auditif, est omnidirectionnelle, alors que ce n'est pas le cas pour l'oreille gauche. Si nous sommes dotés d'oreilles, ce n'est pas seulement pour entendre, mais surtout pour écouter! Quand l'ouïe est unidirectionnelle, elle sélectionne parmi les bruits du monde ce qui nous est utile, mais quand elle ne l'est pas, elle pollue notre attention. Vous comprenez? »

Samson acquiesça.

« Y a-t-il quelqu'un chez vous qui puisse vous refaire le bandage ? »

Le garçon secoua négativement la tête.

« Bon, en tout cas, vous pouvez toujours apporter la bande chez un coiffeur, ils savent s'y prendre ! Je vous conseillerais de la laver une fois tous les deux jours.

– Et puis-je vous poser une question à propos de mes yeux ? s'enhardit à demander Samson.

– Mais comment donc, allez-y !

– Je vois certains objets plus rouges que d'habitude... L'autre jour je regardais un cierge allumé à l'église. Je sais que sa flamme est plutôt jaune, mais je la voyais rouge. »

La loupe réapparut entre les mains du docteur.

« Tournez la tête vers la fenêtre ! »

Samson fixa la vitre sale sur laquelle des flocons de neige fondue venaient se déposer, qui aussitôt glissaient vers le bas, laissant derrière eux une traînée grisâtre.

« Et vos yeux ne vous piquent pas ? s'enquit Vatrroukhine.

– Si, un peu.

– Vous avez des sortes de taches sur la cornée... comme une boue rougeâtre... Nous allons laver ça. »

Il se dirigea vers une armoire médicale aux arêtes émaillées de blanc. La porte du meuble émit un claquement métallique.

« Maintenant, regardez au plafond ! » commanda-t-il à Samson.

Celui-ci leva la tête en l'air et ouvrit grands les yeux.

« Oh ! Seigneur ! soupira soudain le médecin.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Samson effrayé.

– Il s’agit sans doute d’éclaboussures de sang de votre père. Et voici une particule de matière cérébrale qui a adhéré à la cornée. Nous allons décoller tout cela.»

Le médecin versa quelques gouttes dans les yeux du garçon.

«Restez un moment sans bouger, le temps qu’ils prennent un bain.»

Samson rentra chez lui à pas lents, en regardant ses pieds.

«En aucun cas n’exposez vos yeux à la neige!» lui avait sévèrement recommandé Vatrroukhine au moment où il prenait congé. «Lavez-les à l’eau tiède cinq ou six fois par jour. On est aujourd’hui mardi, revenez vendredi. Nous nettoierons votre cornée.»

Le martèlement de sabots d’un cheval en pleine course retentit sur la chaussée derrière lui. Effrayé, Samson se jeta contre l’immeuble le plus proche. Il tourna en même temps la tête et vit passer un soldat de l’Armée rouge, le regard tendu en avant, vers où filait sa monture. Le bruit à présent s’éloignait et quelqu’un d’autre s’écartait vivement du chemin pour céder le passage au cavalier en armes, gardien du nouveau pouvoir.

À l’idée du nouveau pouvoir Samson esquissa un sourire amer. Quand le pouvoir était unique, si ancien qu’il fût, la vie paraissait sans attraits, sans mystère et banale. Et il était banal aussi de la décrier, bien qu’alors, même au début de la Guerre mondiale, les difficultés, comparées à ce qui s’était produit ensuite, ne fussent que de simples contrariétés. Mais le vieux pouvoir tsariste s’était écroulé et à sa place en étaient venus d’autres, de moindre envergure, qui s’étaient

succédé à grand renfort de fusillades et de haine. La vie n'avait retrouvé un semblant de paix qu'au temps de la garnison allemande et du hetman¹ invisible, mais cette accalmie s'était achevée par la terrible explosion du dépôt d'artillerie de Zverinets et des incendies qui avaient laissé des centaines de cadavres et des milliers de mutilés et de sans-abri.

À cette époque, en juin 1918, l'air de Kiev laissait un goût sur la langue et titillait les narines d'une odeur de poudre brûlée. À présent, à chaque amorce de dégel, des congères incrustées de détritiques gelés qui s'amoncelaient au coin des immeubles d'habitation montait une chaude puanteur de fumier, comme si l'arrivée du printemps était ressentie en premier lieu par le crottin de cheval généreusement ajouté aux tas de neige sale par les pelles de bois des concierges. C'est pourquoi il était toujours là, à côté, plus proche des passants que les déchets des premiers jours de l'hiver, qui reposaient quelque part dans les froides profondeurs de ces noires Appalaches et Cordillères kiéviennes.

Au premier grincement de l'escalier de bois, la porte de la loge du concierge s'ouvrit. La veuve, d'un signe de la main, invita Samson à pénétrer dans son royaume de lourdes odeurs savoureuses, que jamais un courant d'air ne venait dissiper.

« Des soldats de l'Armée rouge sont venus pour toi, lui annonça-t-elle. Ils voulaient te réclamer une contribution. Je leur ai dit que tu étais orphelin. Ça leur a plu,

1. Allusion au chef de l'éphémère «Hetmanat», Pavlo Skoropadsky (1873-1945). Le Hetmanat, créé en avril 1918 à la suite d'un coup d'État soutenu par l'armée allemande, fut renversé en novembre 1918 par Simon Petlioura et remplacé par un Directoire, chassé à son tour par les bolcheviks en février 1919.

mais ils reviendront de toute façon. Ils ont à présent toute la liste des locataires. Ils comptent t'expulser.

– Comment ça ? Pourquoi ?

– Question de justice, d'après eux ! Chacun doit avoir son coin à soi, mais pas un appartement entier ! Et ils ont aussi demandé s'il y avait des musiciens dans ta famille... Ils réquisitionnent les instruments. Ils voudraient faire de la musique eux aussi.

– Nous avons un violon, se rappela Samson. Je pourrais bien le leur donner, seul papa savait en jouer.

– Mais ce n'est pas pour ça que je t'ai fait entrer ! As-tu réfléchi au mariage ? »

Le garçon, surpris, regarda la veuve dans les yeux.

« Non, avoua-t-il.

– J'en ai une en vue. Une fille instruite, mais de celles qui savent tout faire. Et qui protégera ton appartement, pour que tu n'en sois pas expulsé.

– Comment ça, elle le protégera ? demanda Samson, incrédule.

– Elle est capable de mordre, elle est tendre comme le beurre mais peut être aussi dure que l'acier ! Elle vaut le coup d'œil ! Avoir une épouse pareille, c'est comme avoir un fusil chez soi. Les filles comme ça, même les soldats en ont peur. Tu sais quoi ? Repasse ici ce soir manger du hareng. Je l'inviterai, tu jugeras par toi-même. »

Perplexe, Samson monta jusqu'à chez lui. Sans ôter chaussures ni manteau, il fit le tour de son appartement qui, en effet, respirait à présent le froid et la solitude. Il s'arrêta devant les trois bûches de bois de bouleau posées à la gauche du poêle et poussa un profond soupir. Il allait devoir descendre à la cave en chercher d'autres : trois bûches ne permettaient de chauffer que

la porte en fonte du foyer, pour que la paroi de faïence devînt chaude, il en fallait une dizaine !

Son regard se posa sur la boîte à bonbons en métal qui à présent gardait le poudrier à l'abri des dents des rongeurs. Il s'en saisit et la rapporta au cabinet de travail pour la ranger dans le tiroir du bureau. Il n'était pas encore de souris capable de grignoter du fer-blanc !

Puis, troquant son manteau de lycéen pour la vieille veste matelassée de son père, il descendit à la cave quérir du bois.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *Samson i Nadejda*

Copyright © 2022 by Diogenes Verlag AG Zürich

© 2022, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch

Photo: © DR

Cette édition électronique du livre *L'Oreille de Kiev* d'Andreï Kourkov
a été réalisée en décembre 2023 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-0850-9)

ISBN ePub: 979-10-349-0852-3